

LETTRES //

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis MDCCXLVI jusqu'à MDCCLII,

inclusivement.

TOME III.

11-3-4

---

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,

dans le Strand. M. DCC. LXXIV.

1774

117-2

Fr 1307.5.6

Harvard College Library

Bowie Collection

Gift of

Mrs. E. D. Brandegee

Nov. 9, 1908.



## AVERTISSEMENT.

**L**E lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les lettres suivantes , le même esprit , le même cœur , & la même main ; qui l'ont déjà charmé.

Celles-ci ne sont parvenues à l'éditeur qu'après la publication des autres. Les inopinées ne lui ont pas paru moins dignes de ses soins : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaisir.

## AVERTISSEMENT.

On y trouvera les fix premières années de Madame de POMPADOUR aussi brillantes que le reste de son regne, & les commencemens convenables à la suite d'un si célèbre caractère.

Si le recueil précédent s'est si bien légitimé, celui ne sauroit être mal recevable, qui commence à la fois & acheve la correspondance épistolaire de la marquise.

TABLE

# TABLE

## LETTRE I.

*A mr. BRIGDE, valet de chambre du  
roi, 1746. - - - Page 1*

## LETTRE II.

*A mr. BINET, 1746. - - - 4*

## LETTRE III.

*Au maréchal de SAXE, Septembre, 1746*

## LETTRE IV. <sup>5</sup>

*A la comtesse de BRE'ZE', 1746. 9*

## LETTRE V.

*A mr. VAN HOY, ambassadeur d'Hol-  
lande en France, Avril, 1747. 11*

*Tom. III.*

*\**  
—

TABLE.  
LETTRE VI.

*A la marquise de SAUSSAY, Avril, 1747.*

Page 1

LETTRE VII.

*Au duc de BOUFLERS, 1747.*

LETTRE VIII.

*A la marquise de FONTENAILLES.*

LETTRE IX.

*Au maréchal de BELLISLE, 1747.*

LETTRE X.

*A la marquise de BLAGNI.*

LETTRE XI.

*Au maréchal de SAXE 1747.*

LETTRE XII.

*Au comte de LOWENDAL, 1747.*

LETTRE XIII.

*A la comtesse de BRE'ZE.*

# T A B L E

## L E T T R E   X I V .

1747 *Au maréchal de SAXE, 1747.* Page 42

## L E T T R E   X V .

*A la duchesse de DURAS.* 46

## L E T T R E   X V I .

*A mr. d'ARGENSON, 1747.* 49

## L E T T R E   X V I I .

*A mlle. ALEXANDRINE , 1747.* 52

## L E T T R E   X V I I I .

2 *A la comtesse de NOAILLES, 1747.* 53

## L E T T R E   X X I X .

2 *Au marquis de LUSACE.* 57

## L E T T R E   X X .

3 *A la marquise du CHATELET.* 58

## L E T T R E   X X I .

3 *Au duc de BOUFLERS. 1747.* 60

## L E T T R E   X X I I .

3 *A la comtesse de BRE'ZE.* 63

TABLE.  
LETTRE XXIII.

*Au maréchal de BELLISLE, 1747.*

Page 66

LETTRE XXIV.

*Au chevalier de SADE, 1747, 7*

LETTRE XXV.

*Au comte de MAUREPAS, 1747. 7*

LETTRE XXVI.

*A la marquise du SAUSSAI. 7*

LETTRE XXVII.

*A la même, 1747. 7*

LETTRE XXVIII.

*A mr. D'ARGENSON. 1747. 8*

LETTRE XXIX.

*A la comtesse de NOAILLES, 1748. 8*

LETTRE XXX.

*Au comte d'ARGENSON, 1748. 8*

LETTRE XXXI.

*A mr de CHEVERT, lieutenant général. 9*

## TABLE.

I. LETTRE XXXII.  
747 *Au comte d'ARGENSON.* 1748. Page  
ge 66 93

7 LETTRE XXXIII.  
7 *Mlle. ALEXANDRINE.* 1748. 95

7 LETTRE XXXIV.  
7 *A madame l'abbesse de S. ANTOINE,*  
7 1748. 97

I. LETTRE XXXV.  
7 *A la marquise du SAUSSAI,* 1748.  
8 100

8 LETTRE XXXVI.  
8 *A la duchesse de DURAS,* 1748. 102

8 LETTRE XXXVII.  
I. *A la marquise de FONTENAILLES,*  
géné 1748. 196

T A B L E.

L E T T R E   X X X V I I I .

*A la comtesse de BRE'ZE', 1748*

Page 110

L E T T R E   X X X I X .

*A la même, 174<sup>e</sup>.*

113

L E T T R E   X L .

*A la duchesse d'ETRE'ES.*

115

L E T T R E   X L I .

*Auduc de NIVERNOIS 1749.*

117

L E T T R E   X L I I .

*Au Comte de FRISE, 1750.*

122

L E T T R E   X L I I I .

*A mr. de la BEAUSSIERE, 1749.*

124

L E T T R E   L X I V .

*A la duchesse d'ETRE'ES, 1750.*

126



TABLE.

LETTRE XLV.

*A la même,* Page 128

LETTRE XLVI.

*Amadame de la POUPLINIÈRE,* 132

LETTRE XLVII.

*A mr. CAMPBEL.* 135

LETTRE XLVIII.

*A mr. de PUISSIEUX, ministre d'état,*  
1750. 138

LETTRE XLIX.

*A la comtesse de NOAILLES.* 142

LETTRE L.

*A la même.* 144

LETTRE LI.

*A la duchesse d'ETRE'ES,* 147

T A B L E.

LETTRE LII.

*Au marquis de ST. CONTEST. 1750.*

Page 150

LETTRE LIII.

*Au comte d'ALBEMARLE, 1750.*

152

LETTRE LIV.

*Au marquis de ST. CONTEST, ministre  
d'état.*

156

LETTRE LV.

*A mr. de PAULMI, ministre d'état,  
1750.*

160

LETTRE LVI.

*A la comtesse de BRE'ZE'.*

163

T A B L E.

L E T T R E L V I I .

*Au marquis de VANDIERE, 1750.*

Page 165

L E T T R E L V I I I .

*Au duc de MIREPOIX, 1751. 168.*

L E T T R E L I X .

*Au marquis de ST. CONTEST, 1751.*

172

L E T T R E L X .

*Au duc de NIVERNOIS, ambassadeur*

*à Rome, 1751. 178*

L E T T R E L X I .

*A mr. de MONTESQUIEU, 1751.*

181

T A B L E.

LETTRE LXII.

*Au marquis de ST. CONTEST, 1751.*

Page 187

LETTRE LXIII.

*Au comte de MAUREPAS, ministre de  
la marine, 1751.*

189

LETTRE LXIV.

*A la comtesse de NOAILLES, 1751.*

192

LETTRE LXV.

*A la duchesse d'ETRE'ES, 1751.*

196

LETTRE LXVI.

*Au duc de MIREPOIX, 1752.*

199

LETTRE LXVII.

*Au duc de RICHELIEU, 1752.*

203

TABLE.

LETTRE LXVIII.

*Au même*, 1752. Page 205

LETTRE LXIX.

*A la duchesse de BOUFLERS*, 1752. 206

LETTRE LXX.

*A la marquise de BLAGNI*, 1752. 209

LETTRE LXXI.

*A la même* 1752. 213

LETTRE LXXII.

*A mr. ROUILLE*, ministre d'état, 1752

217

LETTRE LXXIII.

*Au même*. 220

LETTRE LXXIV.

*A la comtesse de NAVAILLES*. 223

## T A B L E.

### L E T T R E L X X V.

*Au marquis de CURSAI, commandant  
en Corse, 1752.* Page 227

### L E T T R E L X X V I.

*A mr. de MACHAULT, contrôleur gé-  
néral, 1752.* 231

### L E T T R E L X X V I I.

*A mr. ROUILLE', 1752.* 233

L E T T R E

( 1 )

L E T T R E I.

A mr. BRIDGE \*, *valet de chambre*  
*du roi.* 1746.

J E vous remercie, mon cher Brid-  
ge, de tous les soins que vous  
vous donnez pour moi. Votre place  
auprès du roi vous met en état de me  
servir, & je compte sur la tendre  
amitié que vous m'avez promise. Mais  
cette singulière affaire de l'ambition  
demande un profond secret : il faut  
que le plan, s'il vient à réussir, pa-  
roisse seulement un effet du hazard.  
Le roi me vit hier, & m'observa en  
passant : il apperçut mon trouble ;

T O M. III.

A mais

---

\*Un irlandois.

mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne fais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connoit-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote. Elle est actuellement sous la direction du pere de la Valette, général de l'oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion ! Heureux les indifférens ! on dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame : mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit  
là



là, se mit à crier tout haut : *Eh, voilà bien du bruit pour une P...* La comtesse se tourna vers lui, & lui dit avec beaucoup de douceur ; *Monsieur, puisque vous me connoissez si bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma foiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espère qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, monsieur, venez demain me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.

## L E T T R E II.

*A mr. BINET.*

1746.

**J**E suis bien étonnée de ne pas recevoir des nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre , & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie : mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une

d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous , aussi bien que de l'officieux duc , qui continue à me soutenir hardiment que le grand seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur : j'espère qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse , mon cher cousin ; ne manquez pas de venir.

### LETTRE III.

*Au maréchal de S A X E.*

*Septembre, 1746.*

**V**OUS êtes toujours malade, & vous battez toujours le duc de

A 3

Cum-

Cumberland : c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient , moins de gloire & plus de santé ; mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici des grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre , non pas pour y acquérir de l'honneur , mais pour acquérir des richesses : ce sont des sangsues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la savoir , si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux , le chevalier d'Aubeterre parut  
frap-

frappé de la bonne mine , & de l'air guerrier d'un prisonnier anglois , & lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie , nous aurions eu de la peine à la battre.* Le soldat reprit vivement : *Nous avions assez d'hommes comme moi , mais il nous en manquoit un comme le maréchal de Saxe.* Il y avoit dans cette réponse beaucoup d'esprit & de vérité. Le duc de Cumberland est auprès de vous ce qu'étoit le pauvre maréchal de Villeroi vis-à-vis du terrible Malboroug , un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reste , on dit que c'est un prince généreux & magnanime , quoiqu'il se soit deshonorié à l'affaire de Culloden , en

massacrant sans pitié deux mille \*  
 montagnards qui demandoient la vie  
 à genoux : mais personne ne dispute-  
 ra que ce ne soit un mauvais général.  
 Quant à la victoire sur les écossois,  
 ceux-ci , quoique vaincus , ont ac-  
 quis plus de gloire que lui : vingt-  
 mille hommes en devoient naturelle-  
 ment battre cinq : il n'y a pas là de  
 prodige.

On croit que le siege de cette pla-  
 ce que vous attaquez sera difficile :  
 mais y a-t-il rien de difficile pour  
 vous ? Faites vite cette conquête en  
 dépit de nos politiques, & puis ve-  
 nez chanter le *Te Deum* avec nous.

Vous

---

\* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

Vous verrez l'église de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut justement vous en appeller le *tapissier*, comme on le disoit du duc de Luxembourg. Adieu, Mars; tout le monde vous aime & vous desire.

## L E T T R E I V.

*A la comtesse de BRE'ZE' 1746.*

**V**OUS me faites rire avec votre gros hollandois; il est gauche & lourd suivant l'usage de son pays. Je fais qu'il est assommant; cependant il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis : si vous voulez que vos connoissances soient parfaites, cherchez-en parmi les anges. L'ambassadeur Van Hoy est un tout autre hom-

A 5 me;

me ; il a du mérite , & vous avez raison de l'estimer : il est même quelquefois agréable & piquant , comme vous allez voir.

Le marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier : au dessert , voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table , & Fontaine lui dit , mr. l'ambassadeur , *c'est du fruit de votre pays*. A ces mots Van Hoy se leve brusquement , met la main dans sa poche , & jette sur la table une poignée de ducats en disant , *en voilà aussi*.

Si vous allez au Val de Grace , je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choisi la meilleure part :  
le



le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chère comtesse ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

## L E T T R E V.

*A mr. VAN HOY, ambassadeur d'Hollande en France. Avril, 1747.*

C E n'est pas à moi, mais au ministre, que votre excellence auroit dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

A 6 Vous

Vous savez que, dès le commencement de la guerre, le roi n'a jamais demandé autre chose à votre république que d'être neutre dans cette grande querelle des principales puissances d'Europe; & il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prières & ses offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toute espèce sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la cour de Vienne; ils ont même mis une armée sur pied, que les françois ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la po-

liti.

litique de France fera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'est son intérêt , c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paroît juste & nécessaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois se feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas : cependant le maréchal,

de

de Saxe a été obligé de vous battre :  
permettez-nous de douter de votre  
sincérité.

Pour vous en particulier , mr. l'am-  
bassadeur , le roi a pour vous toute  
l'estime que vous méritez. Vous con-  
damnez peut-être en secret l'obsti-  
nation de vos maîtres. Quoi qu'il  
arrive , vous aurez la gloire d'avoir  
rempli votre ministere , sinon avec  
succès , du moins avec beaucoup de  
sagesse.

Je suis, &c.

## L E T T R E   V I .

*A la marquise du SAUSSAY.**Avril 1747.*

**L**ES nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupations: je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre lord Lovat : on ne sauroit mourir avec plus de courage : aussi étoit-il écossais ; ces gens-là savent se battre & mourir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit, & plaisanté ses bourreaux, il est monté sur l'échaffaud aussi gaiement

ment que s'il étoit allé à une fête, l'a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du prince Edouard qui sont tous sacrifiés, l'un après l'autre. Les anglois ne savent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmans; la déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde; on les admire, & je suis contente. Mais je vous prie,

ma

ma chere amie , de ménager vos beaux  
yeux : le deffein ne doit être qu'un  
amusement ; n'en faites pas une oc-  
cupation , &c.

## LETTRE VII.

*Au duc de BOUFLERS.* 1747.

**V**OUS connoissez, mr. le duc,  
toute mon estime pour vous : il  
s'est présenté une occasion de vous  
en donner une petite preuve , & je ne  
l'ai pas laissée échapper. Le roi vous  
a nommé pour aller commander à Ge-  
nes, que les autrichiens menacent de  
nouveau , mais qu'ils menaceront inu-  
tilement lorsque la république vous  
aura pour son défenseur : ces pauvres  
pantalons disent qu'ils ne sauroient se  
défendre eux-mêmes.

Ce-

Cependant la révolution singulière, par laquelle les génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire, & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens romains : allez l'entretenir.

Les génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe; ils y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars



sars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque état d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du saint empire. En conséquence les princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs n'en peuvent point avoir de plus sûr, ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les génois sont turbulens, inquiets & factieux : c'est pour cela que j'ai conseillé au roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon officier, & judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI. les connoissoit bien ; ils lui envoyèrent

un

un jour des députés pour lui offrir la souveraineté de leur république. *Vous vous donnez à moi*, dit ce prince, & *moi je vous donne au diable*. Pour vous, monsieur, ne les donnez pas au diable ; mais allez les sauver par reconnaissance, & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, & ne vous souhaiterai pas les talens & le courage nécessaires pour réussir : vous avez tout cela ; mais vous aurez besoin de patience ; en avez-vous ? &c.

## L E T T R E   V I I I .

*A la marquise de FONTENAILLES.*

**J'**Allois vous écrire & vous gronder lorsque j'ai reçu de vous une  
lettre

lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle a désarmé ma colere, & je suis prête à vous embrasser. Cependant une lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le choix de ma compagnie; & que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime & que j'aime à voir : pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir ?

Je suis seule au milieu de cette foule de petits seigneurs qui me haïssent, & que je méprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petiteesses & leur fausseté les rendent insupportables : je ne le leur dis pas; mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est

C'est à présent que je connois que les rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici , & sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma foiblesse. On dit que le roi du Monomotapa a cinq cens bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV. a cinq cens singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever , mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est gueres moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre , qu'on croit si heureux ! L'amitié seule , plutôt que l'amour pourroit les consoler : mais les rois n'ont point d'amis ; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir :

ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous ma chere amie , vous m'aimez : je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez pas d'amener mlle. de Fontenailles : vous verrez par les caresses que je lui ferai , quelle est ma tendresse pour la mere , &c.

## L E T T R E IX.

*Au maréchal de BELLISLE. 1747.*

**J**E suis très-fâchée , pour vous & pour la France , de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du chevalier de Bellisle , & on dit que jamais sage général ne se fit tuer : ceux qui parlent de la forte,

forte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. Mr. votre frere avoit peut-être trop de feu; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté; il est tombé dans le champ d'honneur : c'est la gloire & la récompense des héros, & ç'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être gueres à une femme de parler de ces matieres: l'ambition de la plûpart de notre sexe est de plaire aux vivans sans s'embarraffer des morts : celle du vôtre est de se faire casser la tête. Chacun a son goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous ressemblent.

Tou-

Toute la France est dans des mortelles alarmes au sujet de cette subite irruption des autrichiens & des piémontois en Provence. Quant à moi, quoique bonne Françoisise, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on se bat, nos ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroissent pas aussi admirables que je me les figurois avant de les voir de près. L'art d'un politique est de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'état : il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois

TOM. III.

B qu'u-

qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pas sans doute de mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour juge parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, mr. le maréchal, de battre bien ces messieurs qui ont tué le pauvre chevalier : je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le roi vous récompensera en roi, & moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu, m



le maréchal; souvenez-vous de votre  
belle retraite de Prague : j'ai promis  
la victoire; ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

*A la marquise de BLAGNI.*

NE voulez-vous pas venir voir  
mes pigeons & les baiser? Ils  
sont si jolis : leurs tendres caresses  
rappellent des souvenirs bien doux,  
& ne manquent jamais de faire rêver  
les filles : c'est pour cela que je ne les  
montre jamais à Alexandrine. Ma-  
dame de Montespan avoit six souris  
blanches qu'elle atteloit à un petit  
carrosse de filigramme, & qui pren-  
noient la liberté de mordre ses belles  
mains. Nos jolies femmes ont tou-

des chiens, ou des chats ; je n'aime pas  
tout cela ; je n'aime que mes pigeons.

Le roi est à la chasse : je n'ai pas  
voulu l'accompagner parce que j'é-  
tois de mauvaise humeur, ce qui lui  
fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il  
est comme ce Nembrod, dont j'ai  
entendu parler au sermon, qui étoit  
*un fort chasseur devant le Seigneur*.

Mais ce Nembrod étoit un méchant  
roi, & Louis XV. est bon ; ce qui  
fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse, la reine  
ne passe son temps à prier Dieu : c'est  
une sainte : les grandeurs & les vani-  
tés de la terre ne la touchent plus. Je  
voudrois en pouvoir dire autant ; car  
le monde avec tout son éclat & ses

plaisirs

plaisirs m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames ; l'une pour approuver le bien, & l'autre pour faire le mal.

Cependant la reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut ; c'est qu'elle me hait : elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut-là, grâce à Dieu : j'aime cette princesse, & je la révere parce qu'elle est vertueuse, & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie ; & vous le savez bien, &c.

## L E T T R E X I.

*Au maréchal de SAXE. 1747.*

**I**L faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les anglois : cette gloire vous étoit réservée. Un maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarrasse pas par qui le roi soit servi pourvu qu'il le soit bien, & qui ne connoît pas les petitesse de la jalousie, disoit dernièrement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne fais pas si ces célèbres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on

les représente ; mais je sais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, mr. le marechal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas : l'amour fait les héros, & les rend sages. Charles XII. de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni ; il est mort fou & malheureux. Les anciens germains disoient, qu'il y avoit *quelque chose de*

*Avin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis, & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne, & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront, & si elles nous donneront la paix, dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop, & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduira à rien ;

elle

elle n'a produit jusqu'ici que des compliments & des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché; car pour vous autres héros, votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes : mais le roi seroit bien-aise de les rendre heureux. C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix; mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du roi pour la bataille de Lawfelt; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuse à Dieu : c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfans;

il seroit plus juste & plus naturel  
lui en demander pardon.

Comment se porte le comte de F  
se ? J'espere qu'il ressemblera à son on  
cle. Le roi songe à le marier & à l'é  
blir d'une maniere digne de vous  
de lui. Adieu, mr. le maréchal ; je  
vous recommande pas de continuer  
battre l'ennemi, mais d'avoir soin  
votre santé pour le service du roi,  
la satisfaction de vos amis. Souvent  
perte d'un seul homme est une cala  
mité publique : c'est ce que la Fran  
ce éprouveroit, si elle avoit le mal  
heur de vous perdre.



## L E T T R E   X I I .

*An comte de LOWENDAL. 1747.*

**J**E vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie & des hollandois. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pû vous résister; ce qui prouve que les françois sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des villes pendant toute cette guerre comme en se promenant : mais la prise de cette dernière met le comble à leur gloire & à la vôtre : je suis char-

B 6      mée

mée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs gazettes, que vos troupes en entrant dans la ville ont massacré sans distinction hommes, femmes & enfans. Je ne fais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples ; mais je fais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les françois ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire, & non pas le sang.

Continuez, monsieur le comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités venoient à nous

nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez, & on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands capitaines soient étrangers; c'est une remarque que le roi a faite en apprenant la prise de Bergopzoom; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le prince de Conti, qui étoit présent, reprit tout haut : *C'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot est piquant; mais il y a peut-être quelque vérité.

La comtesse de Lowendal vint hier à l'audience. Le roi la reçut comme  
la

la femme d'un héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Bergopzoom ; je donne au comte le bâton de maréchal de France, & j'espère avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets.* Je vis ensuite cette dame en particulier, & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe, elle a le sens & l'esprit du vôtre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne, c'est une dette que je lui dois & que je lui payerai toujours avec plaisir : je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile, j'espérois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le roi vient de donner un régiment à votre fils : mr. d'Argenson n'en étoit pas

pas d'avis à cause de sa grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

- - - Aux ames bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.  
J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, monsieur, seulement une bonne santé : vous trouverez tout le reste en vous-même.

### LETTRE XIII.

*A la comtesse de BREZE.*

**J**E viens de renvoyer une femme ennuieuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a guere d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse.

tesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chère, que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre : j'en suis bien aise ; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance : dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces lèvres de rose que je prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres & touchans qui me disent si bien, *je vous aime*.

On dit qu'un sultan fit un jour ap-  
peller

appeller dans son ferrail un fameux peintre vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite : mais le peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'opéra : j'ai presque envie d'y aller, & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmote, & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser ; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE

## L E T T R E X I V.

*Au maréchal de S A X E. 1747.*

**V**OUS nous envoyez toujours de  
 bonnes nouvelles ; chacune de  
 vos lettres annonce une victoire , ou  
 une conquête , & vous êtes *l'enfant*  
*gâté* de la fortune. Les lettres de Cé-  
 sar étoient sans doute de même : mais  
 ce César se portoit bien quand il con-  
 quéroit le monde pour lui , & vous  
 êtes malade quand vous gagnez des  
 batailles pour nous : avouez que la  
 gloire est une maîtresse cruelle , qui  
 fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César , mr. de  
 Brissac , qui étoit à la dernière action ,  
 & qui m'en rapportoit les particula-  
 rités,



rités, dit : Je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêterai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devoit au moins dire, *Monsieur de Saxe*. Eh ! morbleu, madame, reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit, mr. César, mr. Alexandre ?* Cette faillie gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, mr. le maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les hollandois murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur  
voisi-

voisinage : ils se ressouvienent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; & je suis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire, d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reste , la faction Angloise est toute puissante chez eux par l'influence de la maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé : mais ils murmurent tout bas, & sont sans pouvoir. Leur ministre Van Hoy présente sans cesse mémoires sur mémoires; il proteste que leurs hautes puissances sont pleines de respect pour le roi, & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos ministres lui protestent que la nation françoise a le plus grand respect pour l'illustre nation hollandoise, & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espé-

espérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ses portes, & que vos victoires nous procureront une paix, que les héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a besoin. Les françois meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le roi*.

Je vous salue, &c.

## LETTRE XV.

*A la duchesse de DURAS.*

**S**Avez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle dauphine? C'est la princesse de Saxe: on va envoyer un certain duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connois-

sez

fez ce duc : il a une belle tête, mais  
 il n'y a rien dedans. Au reste, pour  
 le dire en passant ce mariage sera  
 singulier, le dauphin aura pour fem-  
 me la fille de celui qui a détrôné son  
 grand-père, & qui porte encore  
 actuellement sa couronne. Mais la  
 conduite des princes est comme  
 celle des dieux, bien différente de  
 celle des hommes. N'a-t-on pas vu  
 au commencement de ce siècle le  
 duc de Savoie faire tous ses efforts  
 pour détrôner Philippe V. roi d'Es-  
 pagne, son gendre, & préférer le  
 vain titre de roi, qu'il gagna par ce  
 moyen, à celui de bon père !

Après tout, je suis bien aise qu'on  
 donne une femme au dauphin ; car

j'ai

j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête : le mariage est le meilleur remède contre cette maladie des ames foibles. Le jeune prince est bon comme son pere, & il ne manque pas de sens : mais son éducation a été fort négligée. On avoit proposé au cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'abbé Rome, homme savant & plein de probité : son éminence répondit, qu'il avoit trop d'esprit ; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint qu'un grand prince. Sans doute que  
le

le cardinal , quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans, espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi, & de la faire souvenir de sa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle est assez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse, & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie, &c.

## L E T T R E   X V I .

*A mr. D'ARGENSON. 1747.*

**J**E suis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'état, de ce qu'on appelle vo-

TOM. III.

C

tre

tre disgrâce. Le roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître : ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemis jurés du mérite & des talens, qu'ils sont incapables d'avoir ; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils sont comme le chien au ratelier , qui ne pouvoit manger du foin , ni souffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils soient sans génie pour servir le roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent : *quella rabbia della gelosia !*

Votre propre exemple, monsieur, fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez

tez



tez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un stoïcien ; je n'en suis pas surprise ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour devise avec ces mots : *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante ; la mauvaise l'est aussi. Quoique le roi soit prévenu , il est aussi bon & juste ; il sentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel , je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au roi le plus grand ministre du siècle ,

& de vous prouver que je ne suis pas ingrate, &c.

## LET TRE X V I I.

*A mlle. ALEXANDRINE.* 1747.

**C**OMMENT vous portez-vous, mon bel ange? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere, & mon cœur m'en assure. Vos dames sont fort contentes de vous : elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit & vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire, & vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie, Mlle. de Rosieres. Le  
roi

roi vous aime comme sa fille, & vous  
 caressera : il me parle souvent de  
 vous. Je ne doute nullement que,  
 quand il s'agira de vous établir, il  
 ne fasse quelque chose de considéra-  
 ble pour vous. Adieu, ma chere en-  
 fant, ayez soin de votre santé & ai-  
 mez votre mere autant qu'elle vous  
 aime.

## LETTRE XVIII.

*A la comtesse de NOAILLES. 1747.*

**Q**UE fessiez-vous hier avec ce  
 grand flandrin de marquis? Je  
 le hais parcequ'il est sot & ennuyeux ;  
 il ne fait ni rire, ni parler comme les  
 honnêtes gens, & je ne le vois jamais  
 que je n'attrape un bon mal de tête :

Il a un de ces visages bêtes que les Italiens appellent *volto senza senno*. Cependant on dit qu'il est bon, généreux, & toujours prêt à servir ses amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien; les fots en font incapables. En un mot, madame la comtesse, avec votre permission, cet homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin, & j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols qui n'y faisoient pas attention. Je suis triste pour bien des raisons, & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en  
venant

venant à la cour. La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme est fini, & je ne retrouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur ; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, & je suis assez gaie : nous sommes les machines de la providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir & l'autre de douleur, qui se vident & se remplissent alternativement.

Le roi très-chrétien est comme moi triste & gai tour à tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours

à de petits airs qu'il aime beaucoup ; nous chantons & paroissions contents. Le divin Jeliotte est toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices , comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la sérénité dans l'esprit du prince , & par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un monarque, qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Pour vous , ma chere comtesse, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuse : mais soyez sûre que dans la tristesse, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse.

se. Le comté aura le commandement  
d'Alsace : priez-le de m'aimer aussi,  
& de ne me plus gronder.

## LET TRE XIX.

*Au marquis de LUSSAC.*

**L**E roi vient d'accorder un régi-  
ment à votre fils en considéra-  
tion de vos anciens services, & de  
son propre mérite. Venez ensemble  
remercier ce bon prince, & voir vos  
amis. Je pense aussi à mlle. de Lussac :  
mais elle est encore trop jeune pour  
lui donner une abbaye. Les femmes,  
& sur-tout les religieuses, sont plus  
difficiles à gouverner que les hom-  
mes; & ces humbles épouses de Jésus-

C 5      *Christ*

*Christ* ne sauroient respecter leur abbessé à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce temps-là : sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, mr. le comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.

## LETTRE XX.

*A la marquise du CHATELET.*

C'EST moi, madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de vous servir dans la personne du jeune comte. Mon estime pour vous & pour lui  
m'en



m'en fesoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même temps de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se feroit jamais imaginé qu'une Françoise, célèbre par son rang & sa beauté, feroit non seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne fait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente à l'illu-

être & charmante *Emilie* l'hommage  
sincere que toute l'Europe lui rendra  
bientôt, &c.

## LETTRE XXI.

*Au duc de Bouflers.* 1747.

**V**OUS n'avez pas trompé nos  
espérances, mr. le duc. Je viens  
de recevoir votre lettre avec la nou-  
velle de la levée du siege de Genes.  
J'ai couru aussi-tôt la porter au roi,  
qui m'a promis de vous récompenser.  
Vous louez beaucoup les génois, &  
vous dites qu'ils vous ont secondé de  
tout leur pouvoir : je n'en suis nulle-  
ment surprise ; tout homme a plus  
d'intérêt que son voisin à défendre sa  
propre maison.

J'admire

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au sénat, & rendre sa place pour rester fidele à sa patrie: cette action auroit été digne d'un romain, & c'est pourtant un italien, & un génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'état de Genes contre une nouvelle entreprise de la part des autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos soins & les bonnes intentions du roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité d'Italie : jamais on n'a pû le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus foible : il a toujours excité l'ambition des  
grandes

grandes puissances , & quand même elles voudroient y prévenir la guerre , les italiens s'y opposeroient eux-mêmes. Comme ils sont pauvres , ils ont besoin d'armées étrangères qui viennent se couper la gorge chez eux , & les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre , qui est habité par des démons , & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des françois*.

Le sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant noble génois : c'est à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquise , & l'estime du roi sont d'un plus grand prix.

Si

Si l'enfant passe à Genes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects ? Le voilà à présent sûr d'un établissement : il en est bien digne. Recevez, monsieur le duc, mes vœux & mes complimens ; personne ne vous honore plus que moi.

## LET TRE XXII.

*A la comtesse de BRE'ZE'.*

**J**E vous remercie bien de votre lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable : ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins* ; mais elles ne seront pas si ridicules.

La pauvre marquise de Pouange  
vient

vient de mourir presque subitement : cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à son retour elle se mit aussi-tôt au lit , & commença à rêver. Elle vit donc sa mere comme un grand fantôme blanc dans le triste appareil des morts , qui lui fit signe de la suivre. Elle se réveilla toute épouvantée , appella ses femmes , & leur raconta sa vision qu'elles traitèrent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fièvre , puis un autre , puis un autre avec le transport au cerveau , & elle vient de rendre à Dieu sa belle ame. J'espere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts , car elle étoit sage & vertueuse

vertueuse. Le marquis , qui l'adoroit , est inconsolable : je ne plains pas les morts , mais ceux qui survivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce satisfaction qui accompagne la correspondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Estimez-moi , si vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas , cela est inutile.

Je compte vous voir dans ma loge samedi prochain à la Comédie. On doit représenter *Zaïre* : cette piece est un chef-d'œuvre : elle nous convient sur-tout , car c'est celle des âmes sensibles. Adieu , *Cor mio* , portez-vous bien , je vous embrasse.

## L E T T R E XXIII.

*Au maréchal de BELLISLE. 1747.*

**L**E général Brown a donc été forcé de repasser le Var, & nous vous en avons l'obligation aussi bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il est du sang de Bourbon. Ainsi ce beau projet du roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'est évanoui en fumée, les françois sont invincibles quand ils sont commandés par des hommes comme vous, & sur-tout quand on les attaque chez eux : Charles-quin

l'a



l'a éprouvé longtemps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les anglois viennent d'achever de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang & de trésors prodigués dans cette guerre si ridicule dans ses motifs, & si cruelle dans ses effets, ne produisent à la fin aucun avantage ; & que le roi ne soit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoit ses colonies. A chaque

que fois que les anglois nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément, je suis pour ainsi dire prête à maudire la mémoire du cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu , car c'étoit un prêtre. Sa politique timide & sa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimoit ni la guerre , ni les dépenses : il avoit cet esprit d'épargne qui est fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui est souvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'état, où il faut savoir dépenser, & perdre même à propos. On dit que les anglois

glois avoient beaucoup d'estime pour lui : je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être aussi aux autres états : ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, mr. le maréchal, & soyez content : tout le monde vous estime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné mr. Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non seulement un grand-seigneur, mais un grand homme,  
il

il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincèrement , & je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressembtent.

## L E T T R E   X X I V .

*Au chevalier de SADE. 1747.*

**J'**AI aussi-tôt porté au roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place , telle qu'Antibes, sans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée.

armée. Cependant vous avez soutenu un siége de quarante jours , & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le roi vous donnera au plutôt des marques de son estime ; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi, monsieur le chevalier , je me ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.

## LETTRE XXV.

*Au comte de MAUREPAS. 1747.*

J'AI ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'étoit la  
nou-

nouvelle d'une victoire ; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaire acheve de détruire le reste de la marine françoise , & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation : mr. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des anglois. On peut dire que tout est perdu , hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire : c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe : il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer,

mer, & l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obligée de faire une paix honteuse, & de rendre les conquêtes de Flandre : la misere du royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, & l'obstination des alliés, qui ont plus d'argent & de patience, la rendront bientôt nécessaire. Le maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les fleurs de lis sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, & même je ne le desire pas. Cette conquête, en supposant qu'elle soit possible, seroit très-dangereuse : Louis XIV. qui la

TOM. III.

D fit,

fit , fut presque aussi-tôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le regne de Louis XV. ne sera jamais celui des conquêtes : les françois du temps présent sont trop différens de ceux du dernier siecle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent , & nous avons de puissans ennemis. Vous, monsieur, qui tenez la premiere place dans le conseil , & qui la méritez par votre expérience & vos lumieres, contribuez



tribuez à rendre aux françois cette  
paix, dont ils ont tant de besoin, &  
qui est le bien le plus précieux qu'un  
bon roi puisse faire à des sujets qui  
l'aiment, &c.

## LETTRE XXVI.

*A la marquise de SAUSSAI.*

J'AI été heureuse pendant huit  
jours, c'est-à-dire, tout le temps  
que je vous ai vue : à présent je suis  
triste à mon ordinaire : je puis vous  
dire, au scandale des grands de la  
terre, que malgré ma faveur & l'esti-  
me d'un grand prince, je suis quel-  
quefois sur le point d'abandonner la  
cour, & d'aller dans la retraite me

D a con-

consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient : je hais le monde, & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle dauphine ? Elle n'est pas belle ; mais elle a du sens, des graces, & ce je ne fais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot : nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un prince persécuteur, & ses sujets fanatiques. Je ne connois pas de grand roi qui ait été dévot : le bon Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu : laissons la dévotion aux moines.

La dauphine a amené avec elle un  
Jésuite

jésuite allemand, nommé le P. Croust, qui est son confesseur : c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du saint empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scène qui s'est passée, il n'y a pas long-temps, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eut envie d'embrasser ce jeune prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour : un officier se chargea de l'introduire ; mais le dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la

porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune dauphine avec des bracelets de la défunte infante, où l'on voit son portrait en miniature : le dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir ; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle comtesse. Adieu.

## L E T T R E   X X V I I .

*A la même.*

1747.

**A**VEZ-vous lu la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Kan ? il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet homme, si célèbre par son courage & par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouvèrent un jour un trésor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci dans le même temps prenoient la résolution de l'assassiner par le même motif, & ils l'exécu-

D 4      terent

terent à son retour ; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient , fidele emblème des conséquences de l'ambition. O vanités , grandeurs humaines , pompeuses chimères ! je vous méprise sincèrement , mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le roi fait des propositions très-raisonnables : mais les anglois s'en moquent , & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que quantité de belles harangues & de complimens : cependant nous espérons toujours.

Quand

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous & de ses amis, car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'est un lieu charmant, mais votre présence le rendroit encore plus beau, &c.

# LETTRE XXVIII.

*A mr. D'ARGENSON. 1747.*

**L**ES anglois ont donc renouvelé leur traité avec les sauvages de Ruffie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente-mille hommes en payant. Ils sont comme les princes d'Allemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne fais cepen-

D 5 dant

dant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément , & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux anglois, ce qui n'est guere praticable ; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu-à-peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes



férentes puissances qui l'emploient :  
bientôt elle sera en état de battre ses  
maîtres, & leur sera formidable. Il ne  
seroit pas impossible de voir un nou-  
veau déluge de barbares, sortis des  
antres de Sibérie, & commandés  
par un nouvel Attila, qui inonde-  
roient l'Europe. Dieu nous en pré-  
serve !

Je n'aime pas la politique : mais  
puisque la singularité de ma fortune  
m'en rend l'étude nécessaire, je vous  
prie de continuer à être mon guide.  
Après tout, je m'imagine qu'il ne  
faut pour cela que beaucoup de droi-  
ture & de bon sens. Quant à cette  
politique qui enseigne à tromper les  
hommes, & à les rendre malheureux,

je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre. Je suis, &c.

## LET TRE XXIX.

*A la comtesse de NOAILLES.*

**A** Quoi passez-vous le tems, ma chere amie ? êtes-vous heureuse & contente ? Pour moi je suis triste, & je suis sûre que, s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs, & de faux amis, qui tâchent de m'assassiner en m'embrassant. Je fais tout ce que

je peux pour distraire ma mélancolie :  
 mais le plaisir est un don de Dieu,  
 qu'il n'accorde jamais à l'ambition :  
 il ne m'est pas plus possible d'être gaie  
 qu'à Mde de Percival d'être belle &  
 raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates ;  
 la musique & les paroles en sont fort  
 belles ; mais à présent je n'ai pas en-  
 vie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir  
 mon nouveau carosse, comme vous  
 l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le  
 gâter par des peintures lascives, que  
 les honnêtes gens ne sauroient voir  
 sans rougir. C'est pourtant aujourd'hui  
 la mode ; mais je me moque de  
 la mode : les femmes sages m'en esti-  
 meront

meront davantage. Le roi m'a fait présent de six beaux chevaux barbes : le bon prince ! qu'il est digne d'être aimé !

A propos, est-il vrai que la princesse de Conti, étant l'autre jour à la messe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en se plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde* ; sur quoi elle se tourna vers le comte de Clermont, & lui dit : *Est-ce que cet homme-là est eunuque ?* Voilà une réflexion bien gaillarde, sur-tout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle duchesse, qui me salua de votre part, & je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi ? Vous

AVEZ

avez bien raison : il y aura dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à madame de Nan-teuil : je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, &c.

## LETTRE XXX.

*Au comte d'ARGENSON. 1748.*

ON m'a présenté un mémoire pour l'établissement d'une école militaire, & je vous l'envoie, parce que c'est une affaire de votre département. Ce n'est pas, comme le disoit le cardinal Dubois des projets de

de l'abbé de St. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen* : mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la misere & l'abjection : on pourroit les soulager en élevant leurs enfans pour le service du roi & de l'état. La noblesse françoise est la plus brave de l'Europe, & l'on a vû dans tous les temps ce qu'elle savoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage sont perdus pour l'état, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme officiers, ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre

dre utiles dans leurs enfans , mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire , cela formeroit une pépinière de bons officiers , en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience , & bien supérieurs à ces petits messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau , & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent & beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au roi de ce plan , qui me paroît sage & de la plus grande importance ; je veux avoir

avoir votre avis auparavant. Confidérez, monsieur, que nous sommes en guerre avec les anglois, & que nous y ferons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je



Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

## LETTRE XXXI.

*Amr. de CHEVERT, lieutenant-général.*

J'AI obtenu pour vous, monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent  
parlé

parlé de vous comme d'un des meilleurs officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, fait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point. Je suis, &c.

LETTRE

## LETTRE XXXII.

*Au comte d'ARGENSON. 1748.*

CETTE nouvelle démarche du roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs rois : à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien ; ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande

viande particuliere qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les françois ont besoin d'un maître, & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires sont de votre ressort. Il se plaint que le maréchal de Saxe est trop sévère, sans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit monsieur comme il le mérite. J'admire l'assurance de ces hommes avides, qui osent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le roi envoie un vaisseau à la

Chine,

Chine, s'embarrasse-t-il si les souris  
sont à leur aise?

Il y a ici un jeune homme de  
bonne famille, qui m'a été recom-  
mandé : il est d'une figure agréa-  
ble : mais le principal c'est qu'il  
est brave & capable de bien servir.  
Je serois bien aise que vous fissiez  
quelque chose pour lui, & je vous  
en prie.

### LETTRE XXXIII.

*A mlle. ALEXANDRINE. 1748.*

J'AI reçu à votre sujet une lettre  
qui m'afflige. On dit que vous  
êtes hautaine & impérieuse avec vos  
compagnes, & que vous commencez

à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere? Pourquoi la mettez-vous dans la triste nécessité de se plaindre de vous? Je vous avois tant recommandé d'être très douce, modeste & affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous fitôt oublié mes leçons? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous? J'espère que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs; ils ne conviennent à personne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune

ne qui m'a élevée peut changer , &  
 me rendre la plus malheureuse des  
 femmes ; en quel cas vous seriez com-  
 me moi , rien du tout. Adieu , ma  
 chere fille , vous savez que je ne res-  
 pire que pour vous , que c'est pour  
 vous que j'aime la vie. Si vous me  
 promettez de vous corriger , je vous  
 pardonne & vous embrasse , &c.

# LETTRE XXXIV.

*A madame l'abbesse de s. ANTOINE.*

1748.

J'AI reçu avec respect la lettre de  
 V. A. S. \* & je voudrois pouvoir  
 vous consoler & vous servir. Mais

TOM. III.

E je

---

\* Votre Altesse sérénissime.

je ne puis rien dans cette affaire, qu'on  
 a représentée au roi sous le jour le  
 plus odieux. On vous accuse de ty-  
 ranniser vos religieuses. On dit que  
 vous vous baignez tous les matins  
 dans une cuve pleine de lait, que  
 vous leur faites ensuite manger. Cela  
 seroit bien indigne d'une princesse de  
 sang de Bourbon, & je ne le crois  
 pas. Mais malheureusement on le  
 croit ici, & le roi est fort irrité. Il  
 a donc été résolu de vous ôter le gou-  
 vernement de vos filles. Au reste on  
 vous conserve votre revenu, de sorte  
 qu'à le bien prendre je serois plutôt  
 tentée de vous faire compliment que  
 de vous plaindre. La charge de cent  
 cinquante filles toujours chagrines &

mécon-



mécontentes est bien pénible , surtout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pû parer l'orage qui se préparoit, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences , comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous , & pour l'illustre sang dont vous sortez, m'en fesoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zèle.

Je suis, &c.

## L E T T R E   X X X V .

*A la marquise de SAUSSAI. 1748.*

**Q**U'avez-vous donc fait à madame de Fronlai? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie: mais je me charge de vous réconcilier, & de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appelée *laide*, ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le roi part demain pour Compiègne, & je dois le suivre: mais je porte partout la même mélancolie; il est plus facile de changer d'air que  
d'hu-

d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du roi & son fourreau.* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris, & je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles sottises ne m'offensent pas, mais pour le prier de mettre plus d'esprit & de décence dans ses bons-mots.

Je vous prie pendant mon absence d'aller voir les tableaux de mr. de Renusson, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a surtout un

morceau que je serois bien aise d'avoir, c'est l'enlèvement de Proserpine ; ne le laissez pas échapper. Voilà ma première commission : la seconde, dont je vous charge encore plus expressément , c'est de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chère, je souhaite & espere vous voir à Compiègne : ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.

# LETTRE XXXVI.

*A la duchesse de DURAS.* 1748.

**V**OUS me demandez ce que je fais , madame la duchesse. Je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autre-  
fois

fois follement que la cour étoit le séjour des ris & des plaisirs; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, suivant ce mot d'un philosophe : *Donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage, qui est également incapable de bien servir le roi & d'être reconnoissant : mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute oui parler de

ce Chamillard, que Louis XIV. fit ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même chose pour cet homme-là; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement secrétaire d'état.

Il y a selon moi un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'administration devrait être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni justice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il

qu'il a dessein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la duchesse de Parme ; & j'espère que sa présence ramènera la gaieté dans cette cour, où l'on ne rit jamais que du bout des lèvres. Le roi me disoit hier, *j'ai beaucoup de flatteurs, & n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des princes ; on les adore, mais il est rare qu'on les aime.

Le jeune comte m'est venu remercier du régiment qu'il a obtenu : il est vrai que j'ai dit un mot en sa faveur, mais son propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions comme un homme qui est capable d'en faire.

E 5            Je

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle comtesse, qui m'a invitée à une petite fête : ce sera la fête de l'amitié, & par conséquent très-agréable. Adieu, ma chère duchesse; je baise vos belles mains.

### LETTRE XXXVII.

*A la marquise de FONTENAILLES.*

1748.

**L**A cour est un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre prétendant, & il n'y a peut-être que moi qui le plains. On dit qu'il va se promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil & de la misère, où il trouvera à  
chaque



chaque pas des princes & des gueux.

Il a un grand projet dans la tête : je souhaite qu'il réussisse , mais sans l'espérer : les malheureux n'ont point d'amis. Le roi lui a fait donner des lettres de change pour six-cens-mille livres : je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler , si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit ; il étoit souple & flatteur , comme un épagneul ; faisant des complimens à ceux qui se moquoient de lui , souffrant les injures & remerciant ceux qui les fesoient , c'étoit le vrai moyen de réussir à la cour.

E 6      Quand

Quand je confidere les bassesses, l'impertinence, & le caractère rampant de la plûpart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands seigneurs. Ceux-ci que je méprise m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils sont rares , & je n'en vois guere. Je plains les rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfesans que ceux d'Angola. Les cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie , ne devroient exciter que la compassion. L'autre jour l'abbé de la Tour-du-pin , prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles ; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené :

amené : J'ai , dit-il , *une description du paradis à faire . Et je viens ici prendre des mémoires* . Le pauvre homme ! Si les excès des passions les plus funestes & les plus basses , l'envie , la haine , la rage , le désespoir , si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis , il peut toujours venir ici .

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde , je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le parlement a été pour vous tout d'une voix , ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle . Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous .

LETTRE

## LETRE XXXVIII.

*A la comtesse de BRE'ZE'. 1748.*

**J'**AI toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du roi, comme il revenoit de la messe, se jetta à ses genoux, & lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion : *J'annonce à votre majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer madame de Pompadour au plutôt : autrement*

*trement sa main vengeresse va s'étendre, sur votre royaume, & punir vos sujets de la foiblesse de leur souverain. Cette insolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des princes ne se démentit pas en cette occasion : il fit appeller ce messager du ciel, & se contenta de lui dire : Mon ami, allez vous faire saigner, & racommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite envoyé non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je méprise & ne crains pas. Voilà mon aventure, madame, qu'en dites-vous ?

Savez-

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre , & en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque partout de la folie de bâtir pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de misérables : mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le repandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours, & méprisons la bassesse & l'envie. Je suis, &c.

LETTRE

## LETTRE XXXIX.

*A la même.*

1748.

J'En'aime pas du tout votre gouvernante du bon homme Lachaussée, parceque cette comédie n'est pas une comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la scene françoise, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands seigneurs, comme si tous  
les

les hommes étoient des marquis. Un auteur se croiroit deshonoré, s'il mettoit sur le théâtre des bourgeois & des marchands : les anglois y mettent même des savetiers, & en cela je les approuve : la comédie est une peinture des hommes, & un savetier est un homme comme un autre.

Un troisieme défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire : mais un homme vicieux est nuisible à la société, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece, parceque je l'ai promis ; & je vous prendrai en passant : après cela nous revien-



Un  
s'il  
eois  
et-  
ela  
ne  
er

reviendrons ici s'il vous plaît , où nous ferons ce que les vieux françois de Louis XIV. appelloient *medianoche*. Adieu , ma chere , j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.

# LETTRE XL.

*A la duchesse d'ETRE'ES.*

POURQUOI ne me venez-vous pas voir ? la présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel je sois sensible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il est heureux ! Vous avez beau faire , madame , vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous  
m'aimez

m'aimez tendrement , & j'en suis sûre : c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la cour. La fortune qui m'a élevée, pour me tourner le dos : mais il est un bien qu'il n'est pas en son pouvoir de m'ôter , c'est votre amitié : voilà le vrai *baume de vie*, & il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte : attendez, ma belle duchesse, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux finge de contrôleur général, qui m'apportoit de l'argent, sans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment se porte le duc ? Il s'ennuie déjà de la paix :

mais

mais j'espere qu'il s'ennuiera long-  
 tems; car je n'aime pas la guerre.  
 Adieu : quand viendrez-vous m'em-  
 brasser, &c.

## LETTRE XLI.

*Au duc de NIVERNOIS.* 1749.

**J**E n'approuve pas plus que vous  
 cette fantaisie du cardinal de Ten-  
 cin, au sujet du duc d'Yorck; & je  
 suis surprise de la foiblesse de ce  
 prince à y consentir. Il n'étoit pas  
 né pour être prêtre, mais pour sou-  
 tenir les prétentions de son frere au  
 trône d'Angleterre, & y succéder  
 en cas de mort. Mais le voilà mort  
 lui-même par son acceptation d'un  
 bonnet rouge; & cette maison in-  
 fortunée,

fortunée , qui a coûté tant de sang  
 & de trésors à la France , va deve-  
 nir le jouet de l'Europe. Je hais ce  
 vieux Tencin pour sa bévue : mais  
 lui & tous les prêtres sont comme les  
 eunuques , qui voudroient que tous  
 les autres hommes leur ressemblassent.  
 Il ne sentoit pas combien les  
 prétentions des Stuarts étoient utiles  
 à la France en cas de guerre  
 avec les anglois. C'étoit un épou-  
 vantail, qui ne manquoit jamais de  
 jeter la terreur parmi eux. Quoi  
 qu'il en soit, le mal est fait , & le  
 roi est résolu de donner à sa nou-  
 velle éminence la premiere riche ab-  
 baye qui viendra à vaquer ; c'est de  
 quoi vous pouvez l'affurer. J'ai pitié  
 de

de cette malheureuse famille , qui a été pendant tant de siècles le jouet de la fortune. La France ; qui a toujours été l'asyle des princes malheureux , n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres , du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité , & d'une manière digne de leur rang.

Les religieuses de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans une nouvelle chapelle , qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien , mr. le duc , vous charger de cette bonne œuvre. La cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens , & elle vous l'accor-

l'accordera sans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'est une plaisante commission pour un ambassadeur & un philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouvelleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au ciel, notre roi très-chrétien n'est ni dévot ni persécuteur, il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, & n'en veut point avoir. Le bon prince ! Pour moi, je hais les prêtres intolérans, & si j'étois souveraine, je ne persécuterois

cuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, mr. le duc ; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premières étincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à mde. la princesse Pamphili : c'est une femme bien estimable, quoiqu'italienne. Je vous prie de vous bien porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

## LETTRE XLII.

*Au comte de FRICE.*

1750.

**T**OUTE la France pleure avec vous la perte du grand homme qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'état qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons françois sont dans l'affliction : le roi qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le maréchal de Saxe , & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le château de Chambord avec toutes ses dépendances , & les mê-

mes



es privilèges dont feu votre oncle  
 jouissoit. Quant à sa pompe fune-  
 re, il en fera les frais d'une manière  
 digne de lui, & du héros qu'il re-  
 vètte. Il auroit bien voulu lui don-  
 ner une place dans la sépulture des  
 rois de France. Mais comme il est  
 mort luthérien, les préjugés de no-  
 tre religion ne permettent pas à ce  
 bon prince de lui donner cette der-  
 nière preuve de sa reconnoissance. Il  
 sera donc enterré selon ses desirs dans  
 le temple de St. Thomas à Stras-  
 bourg; & je ne doute pas que dans  
 le transport des tristes restes de ce  
 grand-homme, les peuples n'accou-  
 rent en foule sur la route pour don-  
 ner à sa mémoire des larmes sembla-

bles à celles qui furent versées pour le  
maréchal de Turenne.

Quant à moi, monsieur, je l'honorerai toujours en vous; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincèrement, &c.

## LETTRE XLIII.

*A mr. de la BEAUSSIERE* \*. 1749.

**J**E suppose que vous êtes encore à Paris. Aussi-tôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux-cens louis à l'adresse

---

\* Son Intendant, ]

jointe , & d'assurer la personne à  
 qui vous les remettrez de toute mon  
 estime. Le malheur des tems m'em-  
 pêche de faire mieux ; mais j'espere  
 avoir le plaisir de l'obliger plus soli-  
 ement une autre fois. En attendant,  
 je penserai à quelque place qui lui  
 convienne, &c.

# LETTRE XLIV.

*À la duchesse d'ETRE'ES.* 1750.

JE vis hier mr. le comte, qui me  
 fit des complimens pour vous &  
 pour lui : il m'assura que vous vous  
 portiez bien, ce qui est le principal ;  
 car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste  
 nouvelle. Le brave Maurice est mort

dans son château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le maréchal de Villars apprenant que le duc de Berwick avoit été tué au siège de Philipsbourg il s'écria : *Cet homme a toujours été heureux.* Le pauvre Saxe n'a pas ce plaisant bonheur des héros ; et il est mort dans son lit comme une vieille femme, & tel que mr. de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'espérant rien \*.

J'ai eu occasion de le voir souvent & je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée : partout ailleurs il avoit les petitesse des ames vulgaires, &

---

Trop sévère.

qui me rappelle le mot de la Bruyere,  
*qu'il est difficile d'être héros aux yeux  
 de son valet-de-chambre.* Ce sont ses  
 débauches qui l'ont tué encore plus  
 que la vieillesse, ou les fatigues de  
 la guerre ; & il n'étoit pas délicat  
 dans ses plaisirs. Dans les deux der-  
 nières années de sa vie, c'étoit un  
 cadavre ambulante, dont il ne resloit  
 plus rien que le nom. Cependant,  
 malgré tous ses défauts qui sont l'ap-  
 panage de l'humanité, c'étoit un  
 grand homme à qui la France doit  
 peut-être sa conversation, & qu'elle  
 ne sauroit trop regretter. Il ne sera  
 pas enterré à S. Denis, parce que les  
 prêtres disent qu'il étoit hérétique.  
 Pour moi, j'aime de pareils hérétiques,

ques , & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, madame la duchesse; mais je ne vous vois pas assez souvent. Je suis, &c.

## LETTRE XLV.

• *A la même.*

**J'**ALLAI hier pour vous voir, & l'on me dit que vous étiez au Palais-royal. J'y courus & ne vous trouvais pas. La duchesse étoit occupée d'une manière que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau duc. Il y a une certaine princesse dans Homere , qui va à la fontaine  
laver

laver les chemises de ses freres , &  
 elle se plaint qu'elles sont trop sales :  
 mais dans ces tems simples, les prin-  
 cesses avoient des mains de payfan-  
 nes, ce qui n'est plus à la mode au-  
 jourd'hui. La duchesse me fit beau-  
 coup d'amitiés, & nous parlâmes de  
 vous comme vous méritez qu'on en  
 parle. Je vis avec une certaine vanité  
 qu'elle vous estime autant que moi,  
 & je l'en estime davantage.

J'ai vû cette misérable rapsodie sur  
 le maréchal de Saxe. S'il vivoit en-  
 core, il rougiroit de la maniere platte  
 & ridicule dont on le loue. Pour  
 moi, je crois qu'il n'y a que ceux  
 qui sont capables d'imiter les grands  
 hommes qui soient capables de les

bien louer , & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées singulieres. Je lui demandois un jour pour quoi il ne s'étoit jamais marié. Madame, dit-il , *comme le monde va à présent , il y a peu d'hommes . dont je voulusse être le pere ; & peu de femmes , dont je voulusse être l'époux .* Cette réponse n'étoit pas galante , mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disoit aussi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela, il entretenoit des filles, qui à la fin l'ont tué , & c'est une comédienne qui lui a donné le coup de grace : jugez par là de ses compagnies.

Nous



Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet* : venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer Voltaire. Nous avons mille sœurs de vers, mais nous n'avons qu'un poète. Il vint hier matin me rendre ses hommages : mais s'il me traite en reine, je le reçus aussi mieux qu'un roi ; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pire pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit grand homme, c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à mr. le duc que je le hais, parce qu'il est venu ici sans me voir, on diroit que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une trou-

pe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je méprise. S'il se repent, & repare sa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere duchesse, & foyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit, &c.

## LETTRE XLVI.

*A madame de la POUPLINIERE.*

**J**E ne m'imaginois pas, madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. Je fais que vous êtes depuis quelque tems à la tête

tête des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du roi : vous le suivez par-tout : il vous trouve toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, madame, il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'insultez par une lettre qui n'a ni sens, ni justice, comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, madame, de ne pas connoître tout votre mérite ; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au roi très-chrétien, il n'en fait pas davantage que moi.

Vous

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au prince, travaillez paisiblement à ce beau projet sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la première fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la dernière. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable , je souhaite qu'elle produise un bon effet. Je suis, &c.

LETTRE

## L E T T R E   X L V I I .

*A mr. CAMPBEL.*

**J**E suis très-sensible au souvenir du prince Edouart , & à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile : je ferai cependant tout mon possible pour le servir par estime pour lui & pour son illustre maison. Le roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant , n'abandonnera jamais ses intérêts : c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions , & lui fourniroit un établissement : on

ne

ne négligera rien ici pour le faire réussir. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnoissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens, & même des françois, qui disent que jamais le roi n'a eu de sérieuse intention de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux anglois. Je fais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle auroit voulu : les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pû faire passer dans la Grande-brétagne les troupes destinées à supporter sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre ( car  
les

les deux nations, qui se haïssent réciproquement, ne sauroient vivre longtemps en paix ) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le roi, qui aime le prince Edouard, & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués; qu'il en a tué un, & blessé dangereusement deux autres? Sa bravoure est bien connue; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers : ces scélérats étoient-ils anglois?

Je vous prie, monsieur, de lui présenter mes respects & mes services.

Sa

Sa cause est la cause des rois , & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher , je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis , &c.

## LETTRE XLVIII.

*A mr. de PUISIEUX , ministre d'Etat.*

1750.

**J**E suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ? Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne & de gloire , s'est vû sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le roi que le dernier prince de la maison



maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur, & empêcher le démembrement de leur monarchie.

Louis XV. a fait une longue & sanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France sembleroient exiger quelque reconnaissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser comme à toutes les autres nations l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis & ses ennemis. On peut dire même que les anglois sont plus favorisés que nous par l'avantageux

avantageux & important traité de l'*Affiento*.

L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été satisfaites : il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison : mais trop souvent l'ambition & la vanité des princes font le malheur des peuples ; comme il est arrivé par cette espece d'union des deux monarchies. Jusqu'à cette époque la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne ; & l'avoit tellement épuisée , que Charles II. fut obligé de faire de la fausse monnoie : nos corsaires enlevoient les gallions, & nos colonies subsistoient aux dépens des fiennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un roi de  
la

la maison de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable ; elle augmente tous les jours sa puissance , & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons , & nous épuisons pour elle.

Voilà , monsieur , quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre ambassadeur à Madrid pour lui servir de guide dans sa présente négociation ; si toutefois vous l'approuvez. Le desir d'être utile & de plaire au roi l'emporte , depuis que je suis ici , sur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique , & d'ailleurs cette étude ne convient guere à mon sexe.

sexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, malgré moi, car autrement avec vous, messieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier : j'ai un paquet de complimens à lui donner pour quelques *doms & donnes*, &c.

## LETTRE XLIX.

*A la comtesse de NOAILLES.*

**J**E plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens.

Qu'il

Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre & une jambe de bois ! C'étoit renouveler le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin tandis que le monstre se déshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure de tems. Je n'approuve nullement le suicide : j'espere cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup : je l'en estime davantage, car  
il

il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de madame la dauphine, & tout le monde est dans la joie; réjouissez-vous aussi & aimez-moi, &c.

# LETTRE L.

*A la même.*

**I**L est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singulière: je m'en vais vous le dire. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie; s'est jetté sur son lit & l'a embrassé. Aussi-tôt voilà la pauvre princesse  
qui

qui se réveille , se débat , & jette les  
hauts cris. On accourt , & on la trou-  
ve qui étoit tombée dans la ruelle ,  
étroitement embrassée par cet hom-  
me qui ne vouloit pas lâcher prise.  
On l'a conduit en prison dans le des-  
sein de le punir de sa témérité : mais  
après quelques recherches on a trou-  
vé que c'étoit un somnambule qui  
occupe une petite charge à la cour ,  
& qui ne manque jamais de courir  
toutes les nuits en dormant , à moins  
qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a  
donc relâché , & chacun rit de cette  
aventure , excepté madame , qui pa-  
roît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre  
Mairan a présenté son livre au roi ,  
T O M. III. H qui

qui l'a bien reçu. Mon dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste tous ces géometres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme,* dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de  
l'ar-



l'arracher de force de son cabinet,  
& de l'emporter hors de la maison :  
quels animaux !

Je m'en vais à la messe, & je prie-  
rai Dieu pour la pauvre cousine. Est-  
elle donc toujours si malade ? Si elle  
venoit à mourir, je plaindrois tous  
les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu :  
aimez-moi toujours davantage, &  
dites-le moi souvent, &c.

## LETTRE LI.

*A la duchesse d'ETRE'ES.*

CE fou de Bâville est revenu de  
l'isle ténébreuse, & il parle avec  
enthousiasme des angloises. Les phi-  
losophes de ce pays-là, dit-il, ont

G 2 éclairé

éclairé le monde, & les femmes l'embellissent. Mais, lui disoit le roi, on prétend que ces angloises sont fort pâles. *Ah, sire, reprit cet original, c'est la couleur de la tendresse & de la volupté ; & si je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, ce sont sûrement des angloises qui font le bonheur des saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'est que les anglois n'ont pas de bons vers galans ; car, dit-il, les belles femmes devraient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pèlerinage en Angleterre, pour voir si les filles ressemblent à leurs meres. Il nous amuse

tous

tous les jours par ses folies : en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs, mais que la beauté, l'esprit & les graces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les angloises, dit-il, ne seront qu'angloises, ce sera un sexe divin; mais bientôt elles voudront être françoises, & alors les françoises vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'est pas

absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vû qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée : il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise ! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chere ; je vous aime tendrement.

## LETTRE LII.

*Au marquis de ST. CONTEST 1750.*

**L**A retraite de monsieur de Pui-  
sieux laisse vacant le départe-  
ment

ment des affaires étrangères. C'étoit un bon ministre : le roi en veut encore un meilleur , & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver , ce qui est encore plus difficile. Les hollandois vous regretteront parce qu'ils vous estiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le maréchal de Bellisle dit que l'ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres cours on a affaire à des princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez ces marchands , qui foulent aux pieds le crucifix \* au Japon pour gagner de l'argent , les

G 4            négo-

---

\* Incroyable !

négociations se ménagent comme une affaire de commerce; & ils traitent avec les rois comme avec leurs correspondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, monsieur, ces froids bataves, pour venir honorer votre patrie par des talens & des lumieres que le roi veut récompenser. Je vous ai en mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi, &c.

### LETTRE LIII.

*Au comte d'ALBEMARLE 1750.*

**M**Y LORD, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand souper, vous avez tenu sur mon compte des propos

propos qui ne sont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un ambassadeur. Tout le monde fait que vous êtes homme de plaisir ; mais je ne savois pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine, ni estime. Si vous étiez sujet du roi, je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine françoise ont été lus dans le conseil, & on les a trouvés supérieurement ridicules.

cules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fièvre prenne le quinquina. Le ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une manière allégorique par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pour-quoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? j'y consens, réplique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, milord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplû; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, surtout de la



la part d'un étranger , qui ne me connoît pas du tout ; & que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le roi d'Angleterre , votre maître , vous ai envoyé ici pour cela. J'estime votre nation , & c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici fût vrai & décent , & que la table qui fait ses délices ne fût pas un rendez-vous de satire malhonnête.

Pardon , mylord , de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler , je n'en ferai pas surprise ; mais je ne m'en plaindrai plus.

Jesuis, &c.

## L E T T R E   L I V.

*Au marquis de ST. CONTEST, ministre  
d'état.*

**J**E n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager, & non l'anoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raisonnemens qu'on apporte pour anoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devoit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'état, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez  
le

le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de comte ; mais personne ne le lui a donné. Dans un état monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers sont de le défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir ; sans jamais aspirer à des honneurs inutiles , qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le roi , & je ne l'engagerai jamais à anoblir personne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité , qui n'est rien en elle-même , peut devenir dangereuse par ses conséquences ; puisqu'on paroît actuellement disposé à  
anoblir

anoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce, ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'état , & amenera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une monarchie le roi donne un coup de pied à son premier ministre ; celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs ; c'est une réaction continue entre les différens ordres de la nation, & se termine aux derniers des sujets. Dans les républiques c'est autre chose ; celui qui se trouve à la dernière place peut parvenir à la première ; & par-là il y a toujours une forte d'égalité subsistante entre tous les membres de la société , ils sont  
tous

tous citoyens ; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entr'eux ; ils sont tous nobles & législateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'état, si un marchand peut devenir gentilhomme, & continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies, & par degrés la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, monsieur, à bien servir le roi, & à l'éclairer : c'est un bon prince, mais quelquefois trop facile ; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi,

moi , je vous seconderai en tout ce qui me paroîtra raisonnable & conforme à la nature du gouvernement françois. Si je me trompe , ce ne sera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres complimens à mde. la marquise : je serois bien aise de la voir ; embrassez-la pour moi.

## L E T T R E L V.

*A mr. de PAULMI, ministre d'état.*

1750.

**J**E suis bien aise, monsieur, que le roi ait pensé à vous. Il vous a appelé au ministère, parce qu'il vous croit bien capable de le servir ;  
je

je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible, dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il sera satisfait; c'est toute la reconnoissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département : on espere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui, n'est pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juste?

Je

Je vous prie de passer samedi chez moi avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante, à laquelle je m'intéresse vivement : mais je crains ces têtes froides de nos ministres, qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le sénéchal de Brézé, voyant un jour Louis XI. à cheval, dit, que *ce cheval portoit le roi & tout son conseil*, parce que ce prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, monsieur, si ce que vous appelez ma  
faveur



faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adresser toujours à moi ; c'est moi que vous obligerez, &c.

## LET TRE LVI.

*A la comtesse de BRE'ZE'.*

**I**L y a huit jours, il y a un siecle, que je ne vous aie vue, ma belle comtesse : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-tems sans voir les personnes qui me sont cheres ? Je suis jeune, je suis belle, à ce qu'on m'affure : tout le monde m'adore, ou du moins en fait semblant ; & cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie secrète, que rien ne peut distraire, excepté  
la

la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des cours, que les ignorans desirent sans les connoître ! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe , & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriser. Venez vîte m'embrasser & me consoler.

Le cardinal de Rohan est donc mort, ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV. en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avoit pas lui-même , & l'a fait mourir persécuteur. J'aime sincèrement la religion : mais j'ai de la peine à aimer ses ministres,

nistres, surtout depuis que je les connois.

J'ai vû votre dlle. de la Loubere; elle est jolie & aimable : je prendrai soin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en soit digne. Adieu, je baise votre joli visage : ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette semaine, &c.

## LETTRE LVII.

*Au marquis de VANDIERE* \*. 1750.

**P**OURQUOI, mon frere, ne vous ai-je pas vû depuis quinze jours? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'oc-

---

\* Depuis *marquis de MARIGNI*.

cupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le roi, qui vous a nommé contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être l'*arbitre des élégances*, & encourager les beaux-arts. Mais pour cela vous ferez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiegent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas, Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême !

Que de graces, que de grandeur !

Ah ! combien monseigneur

Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur & le mien, ne foyez pas, ce *monseigneur-là* : j'espère

pere que vous vous rendrez digne  
des bienfaits du roi.

Je vous envoie quelque chose pour  
ma petite Alexandrine : ne venez pas  
ici sans la voir & l'embrasser pour  
moi. Donnez cinquante louis à sa  
gouvernante : j'aime cette femme-là,  
& je suis très-contente de ses soins.  
Je ferai sûrement quelque chose pour  
elle ; car il faut être juste, & récom-  
penser le mérite. Adieu, mon cher  
frere, je vous attends & vous em-  
brasse.

**LETTRE**

## L E T T R E L V I I I .

*Au duc de MIREPOIX.* 1751.

**V**OS dépêches, mr. le duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada ne produisent à la fin une rupture. Votre roi George est un allemand , & il nous cherche une querelle de son pays. Les anglois , qu'on traite de mauvais politiques , ont pourtant eu l'adresse , dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis , & d'en remettre la discussion à des commissaires ; en conséquence de quoi cette fameuse paix,

qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour long-tems , n'est proprement qu'une suspension d'armes , pendant laquelle ils ont le loisir de respirer , & de se préparer à une nouvelle guerre. Mr. de Montesquieu dit que les anglois n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne fais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part ; mais la bévue de nos plénipotentiaires est impardonnable : le piège étoit visible , & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance , & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un anglois ait dit en plein parlement, qu'on ne devoit pas tirer

un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne ? Ce mot est ridicule & insolent : mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les athéniens fesoient serment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle passe ici agréablement son tems. Le roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne fais pour quoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au ministre des affaires

étran-



étrangeres. Ce pauvre ambassadeur  
 n'auroit jamais été un marquis, de  
 Bedmar, & c'est celui qui nous con-  
 vient le mieux. Pour vous, mr.  
 le duc, on espere que vous ferez  
 honneur à votre nation par votre  
 vigilance & vos talens. C'est sur-  
 tout à présent qu'il vous faudroit  
 les cent yeux d'Argus, pour tout  
 voir & tout observer. Albemarle  
 s'amuse ici à boire : amusez-vous à  
 servir avec zele votre roi & votre  
 patrie. Adieu, mr. l'ambassadeur ;  
 aimez toujours vos amis, & comp-  
 tez sur eux.

[ 172 )

L E T T R E L I X.

*Au marquis de ST. CONTEST. 1751.*

**V**O T R E lettre me surprend, monsieur : cette étourderie de mr. de Beuvron, qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on dansa beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La princesse, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occasion si chère à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jeter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui présenter la main

pou

X. pour danser encore un menuet : la  
 1751. princesse le refuse poliment , & lui  
 dit qu'elle est excessivement fatiguée.  
 Sur cela Beuvron crie qu'on manque  
 à son maître , comme si son maître  
 n'avoit envoyé en Allemagne pour  
 danser : il ordonne sur le champ une  
 chaise de poste , & part à minuit sans  
 prendre congé. Cette échauffourée  
 est ridicule : le roi en a ri du bout  
 des levres, mais il est piqué contre  
 lui. Vous recevrez ordre de renvoyer  
 ce pointilleux observateur du point  
 d'honneur à son premier poste , &  
 de lui recommander d'être moins  
 vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien  
 agréables : nous avons donc le plaisir

de voir le nom françois respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule ambassade de Siam flatte plus Louis le grand qu'en'auroit fait la conquête d'une province. La négociation de mr. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inquiet des marates, de s'en faire déclarer le généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce regne. Ce Mr. Dupleix vit, dit-on, à Pondicherry avec le faste d'un prince asiatique. Il a cinq cens esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades, garde beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun

d'aucun roi d'Europe : il y en a vingt  
 qui portent son palanquin ; trente  
 autres sont occupés à chasser les  
 mouches. Voilà un homme bien  
 heureux , si toutefois il y a du bon-  
 heur dans la vanité.

Au reste , il ne faut lui reprocher  
 ni son luxe , ni ses richesses ; il a  
 bien servi sa nation , tandis que nous  
 avons ici quarante fripons qui la dé-  
 vorent , & qui ne vivent avec guere  
 moins de faste. Il faut espérer que la  
 compagnie des Indes va reparoître  
 avec un éclat qu'elle n'a jamais vû  
 dans les plus beaux tems de Louis  
 XIV : mais j'ai peur qu'elle ne le  
 conservera pas long-tems. Les an-  
 glois ne manqueront pas d'en être

jaloux , & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours ; c'est au moins un beau rêve ; il ne faut pas se rendre malheureux avant le tems.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talens très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conseil au sujet des affaires des Indes , comme vous savez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la composent , j'ai bien peur qu'on

pour  
endant  
moins  
e ren-  
cette  
n'est  
il y  
andes  
édio-  
us de  
que  
onfeil  
com-  
mois  
nem-  
pour  
a'on

qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous  
révenir. J'espère que vous soutien-  
rez dans cette occasion l'honneur de  
l'état, & que vous ne contribuerez  
pas par des conseils timides à le ren-  
dre méprisable, en sacrifiant des avan-  
tages présens par la crainte de quel-  
ques inconvéniens à venir & incer-  
tains. Vous êtes un ministre habile  
& sûr : on peut compter sur vous.  
Je vous salue, monsieur ; n'oubliez  
pas dans vos premières dépêches ce  
paquet particulier pour le duc de  
Mirepoix.

Je suis, &c.

H 5

LETTRE

( 178 )

LETTRE LX.

*Au duc de NIVERNOIS , ambassadeur  
à Rome.*

1751

**V**OS lettres me font toujours un grand plaisir : je n'y trouve qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ses vanités, que la raison fait bâiller. Si vous pensez cela de moi, mr. le duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus sage & le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'instruisent, & me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des cours.

L



Le roi parle souvent de vous avec la plus grande estime , & j'apprends que vos nouveaux romains , quoique si différens des anciens , ont pourtant pour votre génie & vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derrière vous à votre dernière audience : le bon Benoît XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela , c'est un prêtre , quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les rois continuent encore à envoyer des ambassadeurs à des prêtres , qui

actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis ; vous excellez en tout.

On espere vous voir aux nœces de mlle. de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le comte de Gisors bien heureux. Le roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'u-

nir de si près deux familles illustres.  
 Ce que j'admire & que j'aime en ce  
 prince, ce n'est pas son rang, ni sa  
 puissance, mais sa bonté : c'est pour  
 cela qu'on adore les Dieux, c'est  
 pour cela qu'on l'adore lui-même.  
 Adieu, mr. le duc; conservez-moi  
 votre amitié : je crois la mériter par  
 mon estime pour vous.

Je suis, &c.

## L E T T R E L X I.

*A mr. de MONTESQUIEU. 1751.*

J'AI reçu votre livre, & je vous en  
 suis très-obligée : il est admirable,  
 & je lui ai donné la première place  
 dans ma petite bibliothèque, qui n'est  
 composée que d'auteurs qui, comme  
 vous,

vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la religion chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe. Il est vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été longtems aveugle : mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains sur-tout que les philosophes, qui voient le double des autres, ne  
soient

soient trop zélés dans cette occasion.

La religion chrétienne est vraie, sainte & consolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des quakers d'Angleterre ; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le St. Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées ; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de prêtres. La religion est bonne ; il n'y a que ses ministres qui sont souvent mauvais. Il fera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours  
que

que la religion romaine fait de mauvais sujets en reconnoissant une puissance étrangere supérieure à celle du pays : nos évêques ne sont pas françois, mais sujets du pape.

Une pratique, qui m'a toujours déplu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, & qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne, qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance, mais je doute fort qu'un fripon, qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné.

né. Je vais quelquefois au sermon, & je m'y ennuie : ces saintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un anglois à devenir humble, un fermier-général à devenir désintéressé ? Il vaudroit autant dire à un malade, monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fièvre. Les vices sont des maladies de l'ame ; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond respect : mais ce respect ne m'empêche

m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espère que Louis XV. ne fera jamais persécuteur : il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos complimens : quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour



pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à madame la duchesse d'Aiguillon : elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : jen'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler. Je suis, &c.

## LETTRE LXII.

*Au marquis de ST. CONTEST. 1751.*

OUI, monsieur, j'ai recommandé le marquis de Bonac pour l'ambassade d'Hollande, & je suis  
bien

bien aisé que tout le monde le sache : quoique je ne le connoisse pas personnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'estime, en disent tant de bien, que j'ai crû devoir m'intéresser en sa faveur : c'est une dette, que je dois au mérite, & que je payerai toujours. Je fais qu'en général, les militaires ne sont gueres propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractère souple & pliant, si utile dans les affaires. Mais cette regle a sans doute des exceptions, & mr. de Bonac en est une : il sait se battre & parler. D'ailleurs, ce regne est celui des militaires : Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négociations : on employoit autrefois

trefois des évêques ; je ne fais pas  
s'ils valaient mieux. J'espère que Bo-  
thac se fera autant estimer des hollan-  
dois que vous l'avez été, & se fera  
le même honneur. C'est la seule re-  
connoissance que j'attends des per-  
sonnes que je sers ; c'est la seule que  
j'ai attendue de vous, & vous n'avez  
pas été ingrat.

Je suis, &c.

## LETTRE LXIII.

*Au comte de MAUREPAS, ministre  
de la marine. 1751.*

**V**OUS êtes, monsieur, le plus  
ancien serviteur du roi, & vous  
en devriez être le plus sage. Faut-il  
qu'une

qu'une femme ait à se plaindre d'un  
vieillard, qu'elle n'a jamais offensé?  
J'apprends que vous vous égayez tous  
les jours dans vos petits soupés, non  
seulement à mes dépens, ce qui est  
peu de chose, mais même à ceux de  
votre maître, que vous devez respec-  
ter. Vous vous servez alors d'ex-  
pressions aussi injustes qu'indécentes,  
qui ne conviennent ni à votre âge,  
ni à votre rang. Si vous n'attaquiez  
que moi, je vous pardonnerois, &  
vous mépriserois : mais quand un  
hòmmè, oubliant la décence de son  
caractère & les loix de son devoir,  
ose insulter le meilleur des princes,  
qui l'a comblé d'honneurs & de  
bienfaits, permettez-moi de vous  
dire

d'un dire que c'est une lâcheté honteuse.  
 fensé? Malgré tous vos torts, monsieur,  
 z tous je ne serai pas injuste : je reconnoî-  
 , non trai sans peine que vous êtes un bon  
 ui est ministre, & que vous avez bien ser-  
 ux de vi le roi. Mais vous ne devez pas vous  
 espe- contenter de le bien servir : votre de-  
 d'ex- voir & la reconnoissance vous obli-  
 ntes, gent encore de le respecter. S'il a des  
 âge, foiblesses, vous n'êtes pas son juge ;  
 quiez il est le vôtre. Daignez excuser cet  
 , & avis, qui vaut mieux qu'un compli-  
 l un ment.

Je suis, &c.

## LETTRE LXIV.

*A la Comtesse de NOAILLES. 1751.*

**L**E saint archevêque de Paris est toujours turbulent, il afflige le roi, & moi en conséquence : il est bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *bien-aimé* ! mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres qui osent résister au gouvernement & qui lui résistent souvent avec succès ; la robe & le clergé. Le roi n'a pas assez de fermeté : il a passé sa vie à faire des édits & à les révoquer. Le régent Philippe, qui se moquait

de Dieu & des hommes, favoit mieux  
se faire obéir.

Je reçus hier la visite de l'ambas-  
sadeur de leurs hautes puissances, qui  
me présenta les complimens de la ré-  
publique. Les Hollandois sont bien  
gauches; mais ils ont un grand mé-  
rite : ils sont riches. Le mérite con-  
sistoit autrefois dans la valeur & la  
vertu; tout change.

On a joué le soir dans l'apparte-  
ment du roi, qui gagna beaucoup :  
mais il s'est passé une scene qui m'a  
déplu. Il avoit devant lui un gros  
monceau d'or : voilà subitement que  
sa manche fait tomber un louis d'or,  
& il se baisse pour le ramasser. Le  
prince de — qui fesoit sa partie, &

TOM. III.

I

qui

qui avoit observé son action, en renverse sur le champ une centaine de dessein, & ne daigne pas y faire attention. Le roi lui dit : Mon cousin, pourquoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé? Bagatelle, reprit son altesse, c'est pour les balayeurs. Sa majesté sentit ce trait de satire & quitta le jeu. Cependant ce même prince fait mieux que personne que le roi n'est pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes, qui montoient à plus d'un million dans un tems qu'il n'avoit plus de crédit que chez son pâtissier : mais il ne s'embarrasse pas d'être ingrat pourvu qu'il dise un mot piquant.

Avez



Avez-vous vû Nolivaux? Je l'ai  
chargé d'une petite affaire, qui me  
tient fort à cœur; car il s'agit de  
soulager une famille d'honnêtes gens  
qu'on m'a recommandée: c'est sur-  
tout en pareil cas qu'il faut de la di-  
gence: il aura assez de tems de res-  
te pour ses plaisirs.

Mlle. de Randan fait l'ornement  
de la cour par sa sagesse & sa beau-  
té: toutes les personnes qui vous  
appartiennent, sont parfaites com-  
me vous. Adieu! si vous n'êtes pas  
ingrate, ma chere, aimez-moi tou-  
jours.

## LETTRE LXV.

*A la duchesse d'ETRE'ES. 1751*

**N**OUS allons nous réjouir pour le rétablissement du Dauphin. Le roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon roi & un bon père peuvent souffrir : ces momens ont été les plus tristes de ma vie. M. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté son retour, que dans le temps qu'il supposoit les protestans du Languedoc prêts à se revolter contre le souverain, ils étoient assemblés dans

V. leurs temples, où ils imploroient le  
 el pour le rétablissement de l'hé-  
 1751 rier de la couronne. Le roi en a  
 é attendri.  
 J'ai imaginé une petite fête allé-  
 Dauphin rique, pour témoigner mon zèle  
 malade ns cette occasion ; & je l'ai com-  
 bon pe uniquée au roi qui en a été con-  
 nens o nt : voici ce que c'est. La sce-  
 vie. M , qui est au château de Belle-  
 royé de e, représente différentes cavernes  
 de Fra vironnées d'une piece d'eau , au  
 trou lieu de laquelle est un dauphin lu-  
 porte meux. Quantité de monstres, vo-  
 ps qu ssant feu & flammes, viennent  
 Langue ur l'attaquer. Mais les dieux le  
 ntre l otégent : Apollon descend sur un  
 blés d age, & frappe ces monstres de

fa foudre; après quoi des feux d'ar  
 rifice achevent de les exterminer.  
 Dans ce moment la scène change  
 & représente le palais du soleil tou  
 resplendissant de lumière, où le da  
 phin reparoit dans son premier éclat  
 par le moyen d'une grande illum  
 nation.

Je compte, madame, que vous  
 viendrez voir tout cela : c'est peu  
 de chose; mais rien n'est indifférent  
 à l'amitié, & cette lettre est comme  
 un billet d'invitation, quoique vous  
 n'en ayez pas besoin. Amenez tout  
 Paris, si vous voulez; tout le monde  
 de sera bien reçu pour l'amour de  
 vous, &c.

LETTR

## L E T T R E L X V I .

*Au Duc de MIREPOIX. 1752.*

J E crains bien, mr. le duc , que  
 vous n'ayez trop de confiance  
 dans les promesses & les protestations  
 de votre vieux roi : tous les hommes  
 sont menteurs , & les rois comme  
 les autres. D'ailleurs supposé même  
 qu'il soit sincèrement disposé à vivre  
 en paix , cela n'est pas en son pou-  
 voir. S'il ne met ses sujets aux pri-  
 es avec des ennemis étrangers , ils  
 deviennent les siens ; en quel cas il  
 est forcé d'être injuste pour sa pro-  
 pre défense : N'écoutez donc pas ce  
 qu'on vous dit à la cour , mais ce  
 qu'on dit à la bourse de Londres ; car

en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des angloises avec transport : c'est un sujet qui n'est peut-être guere convenable dans un ambassadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisir, qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'est un grand

vice

vice dans un homme public, à moins  
qu'il n'ait assez de force d'ame pour  
faire, ainsi qu'Auguste, l'amour par  
politique.

Il y a actuellement un homme à  
Londres, qui a fait des vers sanglans  
contre moi : il a pris, dit-on, la fui-  
te, pour éviter mon ressentiment.  
Mais il peut revenir : quoique fem-  
me, je puis pardonner les injures : je  
puis même faire du bien à mes enne-  
mis, & les forcer sinon à m'aimer,  
du moins à avoir quelque estime pour  
moi. Je voudrois qu'il fût cela : il  
voudroit mieux qu'il revint amuser  
les françois par ses beaux vers, que  
d'aller scandaliser inutilement des  
I 5 étran-

étrangers, qui le croiront peut-être  
& le mépriseront.

Je voudrois bien avoir quelques  
chevaux anglois ; car c'est, dit-on,  
ce qu'il y a de meilleur dans le pays  
que vous habitez. Je prendrai la li-  
berté de vous charger de cette petite  
commission, & je demande pardon  
votre excellence de changer un am-  
bassadeur & un duc & pair en ma-  
quignon : mais l'amitié anoblit tout.  
Choisissez m'en six pour un attelage  
& envoyez-les moi le plutôt que  
vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui di-  
sent que vous vous occupez plus de  
plaisirs que d'affaires ; & moi je leur  
dis nettement que cela n'est pas vrai.



le roi me croit parce qu'il vous  
 aime. Je me flatte que vous ferez  
 mentir ces messieurs, & que vous ac-  
 querrerez à Londres la même réputa-  
 tion que le fameux d'Estrade acquit  
 en Hollande dans le dernier regne.  
 Je le desire pour vous & pour moi,  
 car je regarde l'honneur de mes amis  
 comme le mien propre. Adieu, seig-  
 neur.

## LETTRE LXVII.

*Au duc de RICHELIEU. 1752.*

JE crois, mr. le duc, qu'il est  
 tems de vous parler d'un dessein  
 que j'ai depuis longtems dans l'esprit,  
 & dont je vous ai déjà insinué quelque

chose. Le duc de Fronzac est parvenu à cet âge , où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas , & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances , des graces , de l'esprit , de la beauté & des sentimens vertueux , peuvent la rendre digne de votre alliance , je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le roi qui vous aime , & vous estime , bien loin de s'y opposer , faisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret , qui m'est échappé , mr. le duc ; & j'attends votre réponse.

Je suis , &c.

LETTRE

## L E T T R E L X V I I I .

*Au même.*

1752.

J'AI reçu, monsieur, votre lettre & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par sa mere à l'auguste maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois; ç'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour  
con-

contenter l'ambition d'un prince : malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre duc de Richelieu ; il faudra qu'elle prenne patience : Je rougis presque de ma bêtise ; je vois que nous ne nous connoissons pas ni l'un ni l'autre, &c.

# LETTRE L X I X.

*A la duchesse de. BOUFLERS. 1752.*

**V**OTRE prince allemand vint hier à mon audience, & m'affa-  
fina de ses complimens germaniques.  
Oh, l'homme maussade ! Je crois en  
vérité qui n'y a ni graces, ni esprit  
parmi les allemands ; mais aussi en  
revanche ils disent que les François  
n'ont

n'ont point de bon sens. On m'a ra-  
conté une saillie du comte de Lestignac à son sujet. Son altesse lui ayant  
proposé de jouer , le comte dit, je  
le veux , allons, quatre louis la par-  
tie. C'est un jeu trop mince pour  
moi , reprit son altesse. Eh bien, cria  
Lestignac piqué , jouons en un cent  
de piquet tous vos petits états contre  
une partie de mes terres. Vous voyez  
dans cette occasion la vanité qui re-  
pousse la vanité : mais après tout il  
n'y a pas de mal à humilier un peu  
ces petits princes , qui écrasent leurs  
sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier  
mlle. d'Erouville ? Heureux celui  
qui l'aura ! Elle est belle , modeste ,

& pétrie des graces ; & , ce qui est le grand point en affaire d'amour & de mariage , elle est jeune : baissez-la pour moi.

Mais à propos de mariage , j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille , quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel est le sort des femmes ! Elles ne vivent , c'est à dire , elles ne plaisent que quinze ans tout au plus ; c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes , c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je

trouve

trouve aussi ce signe en moi : je vous aime , & peut-être une demi douzaine d'autres avec une tendresse , dont je ne me serois pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les tems ; mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin , & cela m'annonce que je suis sur la frontiere.

Adieu , ma chere duchesse ; consolons-nous : Il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement , &c.

## LETTRE LXX.

*A la marquise de BLAGNI. 1752.*

**L**E roi a diné hier en public avec la famille royale , suivant l'usage,

sage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfans, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeois de Paris qui étoient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le roi, qui étoit alors à

une



une centaine de pas, apperçut cette chute, & laissant brusquement son cortège, il courut à toute bride au secours de cette fille, sauta à bas de cheval, la releva, lui demanda si elle n'étoit pas blessée, & la reconduisit lui-même chez son pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit son chapeau même à des mendiants : j'ai vu vu son successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a par-tout inspiré l'amour, tandis que l'air de majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect, & annonce ce qu'il est.

En

Enquelque obscurité que le sort l'eût fait naître,  
 Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Le duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le roi de Perse envoya en France un ambassadeur, qui à sa première audience fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport, qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie?

Pour

Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame : l'amour est un plaisir pour un tems ; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.

# LETTRE LXXI.

*A la même* 1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez - vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis ? Ce matin à la messe du roi j'ai vû un petit visage charmant , & j'étois près d'aller l'embrasser , croyant que c'étoit le vôtre : mais hélas ! je me trompois. Pensez-vous toujours

toujours à moi? M'aimez-vous toujours de plus en plus? Le marquis est-il toujours gros & gras?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses complimens : il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, madame, que nous avons un nouveau ministre des affaires étrangères? Ce ministre est le bon homme Rouillé : il n'est pas brillant, mais il est appliqué & honnête homme; le roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme son département est le plus difficile de tous, je ne sais comment il s'en tirera. Les autres ministres n'ont que des ordres à donner; & à moins qu'ils

ne

ne veuillent se distinguer par de grands  
projets, & souvent par de grandes  
fortifcations, tout est facile : ils n'ont qu'à  
consulter leurs commis, qui pensent  
& écrivent pour eux. Les affaires  
étrangères sont toute autre chose : il  
faut que le ministre connoisse à fond  
les intérêts des princes, leur génie,  
souvent leurs caprices, les mystères,  
ou plutôt les ténèbres de la politi-  
que, qu'il sache mentir & tromper.  
Voilà pourquoi ce département ne  
convient guere à un honnête hom-  
me, & cependant Rouillé l'est ; il  
sera la dupe des autres ; jamais ils ne  
seront la sienne.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du  
nonce du pape ; vous viendrez sans  
doute

doute avec moi. Il faut que vous par-  
tagiez mes folies, comme vous par-  
tagez mon cœur. On dit que cette  
entrée sera magnifique. Je considère  
quelquefois l'orgueil des prêtres, &  
je m'imagine que le pauvre St. Pierre  
ne s'est jamais mis dans la tête que ses  
successeurs envoyeroient des ambas-  
sades, & se placeroient sans façon au-  
dessus des rois. Cependant les préju-  
gés, qui soutiennent leur grandeur,  
se dissipent peu-à-peu. Le pape, dit  
Montesquieu, est une vieille idole  
qu'on encense par habitude : peut-  
être que dans cent ans d'ici on ne l'en-  
censera plus du tout.

Adieu, ma chère amie; car ce tri-  
stre est pour moi plus doux & plus

respectable

respectable que celui de marquise : je  
 aise les levres de rose de votre peti-  
 e fille & les vôtres, &c.

## LET TRE LXXII.

Mr. ROUILLE', *ministre d'état.*

1752.

VOUS avez bien raison de dire  
 que les dépêches du duc de Mi-  
 repoix ne sont pas aussi favorables  
 qu'il se l'imagine. On l'amuse ; on  
 lui donne des fêtes, & dans l'inter-  
 valle on se prépare en secret à la guer-  
 re : voilà ce que je pense & ce que je  
 crains. Il dit que le roi d'Angleterre  
 est assuré de sa propre bouche de ses  
 intentions pacifiques : peut-être ce  
 Tom. III. K prince

prince est-il sincere, mais je ne le crois pas. En vérité ces anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimé, quoiqu'on vante tant leur sagesse & leur générosité : ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu : un anglois, qui est méchant est un monstre : un anglois qui est bon est presque un Dieu, mais les bons sont rares.

Mr. de Brissac, qui est revenu de ce pays il y a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en

Angleterre



Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année, qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'église, & que toute la religion y consiste à haïr le pape & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espere que le duc de Mirepoix, qui a du zele & de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, & qu'il nous avertira à tems. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse.

Je suis, &c.

## L E T T R E L X X I I I .

*Au même.*

1752.

**L**ES nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent sera le sujet de la guerre, il est très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes sauvages, qui ont tant d'estime pour *le capitaine des françois & ses vaillans guerriers*. Ils nous offrent si généreusement *le bras droit de leur brave jeunesse*, qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, se prépare à *regaler leurs femmes & leurs enfans des cadavres des anglois*, & à  
manger

manger sa conquête. Elle l'a juré par *le grand esprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espère que cette alliance sera plus utile à la France que la vaine ambassade de Siam, dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les françois, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient & imitent, sont pourtant estimés par des hommes barbares à la vérité, mais simples & vrais, parce qu'ils sont bons & humains. La nation françoise est peut-être la seule du monde qui soit bienfesante par caractère : les au-

tres ne le sont que par caprice , ou par intérêt : aussi un huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un françois est un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de soulevemens & de révoltes dans les colonies des autres européens : mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres ; parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer , que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, monsieur , quoique vous soyez ministre. Continuez à mériter l'estime du roi & celle du public par vos talens & vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, &c.

LETTRE

## L E T T R E L X X I V .

*A la Comtesse de NAVAILLES. 1752.*

J E ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre roi allemand. Les princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets : ils les considèrent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs dans leurs cavernes observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même prince à l'égard

de mr. de Chauvelin, qui est un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne sauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de mr. l'ambassadeur ; remerciez-le pour moi dans votre première lettre. Je serois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le roi, qui l'aime, pensera à lui, ou je me charge de l'y faire penser. A propos, nous aurons après demain une grande chasse, & nous passerons par votre château ; ce qui me fournira une belle occasion de vous servir

servir : vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le roi sur-tout ; rien ne peut le distraire. Quelqu'un a dit que les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux, & que les rois le sont aussi parce qu'ils sont toujours rois. Ce mot renferme un sens profond & très-vrai. Je plains Louis XV. parce qu'il est roi : il seroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais la couronne le rend misérable, parce qu'il est bon & sensible. Un prince a deux familles, la sienne propre & la grande famille de l'état ; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet

d'affliction. Du moins le roi très-chrétien est presque toujours dans ce cas : il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais hélas ! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'il devient puissamment riche ; il commence à bâtir & à vivre en grand-seigneur ; il épouse une femme charmante, & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir ; tout ce qui vous appartient, m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible : je l'aime déjà par avance, & je tâcherai de la servir, si elle veut bien me le permettre. Adieu,



très-  
ma chere comtesse ; embrassez-moi  
donc, &c.

# LETTRE LXXV.

*Au marquis de CURSAY, commandant  
en Corse. 1752.*

C'EST, monsieur, par recon-  
noissance pour les génois que  
le roi vous a envoyé en Corse : le  
même motif vous engage à les servir,  
& tout le monde approuve votre  
conduite : Il y a longtems que la  
république s'épuise à faire une guer-  
re malheureuse aux rebelles ; il faut  
y mettre fin. Il ne s'agit pas de bat-  
tre les corfès, mais de leur donner la  
paix, dont ils ont besoin aussi bien  
que

que les génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos officiers génois ne gâtent tout; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des italiens, & surtout des génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Méprisez-les, monsieur; & faites-vous honneur en faisant votre devoir.

Les corfes sont à présent à l'égard de la république de Genes dans le même cas que les hollandois le furent,

rent, il y a presque deux siècles, vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de sièges, les rebelles changent de nom ; ils ne sont plus des sujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables : alors la force détruit le droit, & met tout au niveau. C'est pourquoi les corfes demandent beaucoup, & les génois ne veulent leur accorder qu'un pardon ; ils parlent en maîtres irrités contre des esclaves rebelles : mais ce ton ne se soutiendra pas. Le grand point est de conserver la souveraineté de la république & de contenter les corfes ; c'est une affaire très-délicate : on la remet à votre prudence, & à celle de mr.

Chau-

Chauvelin. L'honneur & la parole du roi sont engagés ; c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zele.

Quant à moi, monsieur, je vous souhaite sincèrement tout le succès possible : vous êtes bien digne & bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, seconde vos efforts, &c.

## LETTRE LXXVI.

Mr. de MACHAULT, *contrôleur  
général* 1752.

VOUS avez dessein, monsieur,  
de faire la guerre aux quarante  
voleurs privilégiés, qui désolent la  
France : j'aime votre courage, & je  
ne le blâme pas. On dit que la ri-  
chesse actuelle de l'état monte à en-  
viron douze-cens millions de livres,  
& deux-cens particuliers en posse-  
dent au moins la moitié. Il n'y a pas  
là de proportion, & c'est un grand  
abus. Je pense comme vous que le  
roi, en accordant aux fermiers géné-  
raux les droits d'entrées, n'a jamais  
eu,

eu, & ne pouvoit avoir l'intention de  
 ruiner ses sujets. C'est un monopole  
 qui engloutit insensiblement tous les  
 fonds du royaume : il est juste de  
 faire rendre compte à ces messieurs  
 & je suis persuadée que si cette opé-  
 ration se fait avec soin & fidélité  
 elle versera plus de trois-cens mil-  
 lions dans les coffres du roi. Vous  
 rendrez par-là, monsieur, un bien  
 grand service à l'état, & vous ac-  
 querrez chez la postérité la gloire de  
 ce Sully, qui étoit si digne de servir  
 le bon Henri IV. &c.

## LETTRE LXXVII.

*A mr. ROUILLE'. 1752.*

VOUS dites, monsieur, que le  
 roi a actuellement cinquante  
 vaisseaux de ligne, & trente fréga-  
 tes: mais n'y a-t-il pas dans ce compte  
 un peu d'exagération? N'avez-vous  
 pas mis dans le nombre ceux que  
 vous avez dessein de faire con-  
 struire, mais qui n'existent pas en-  
 core? si votre compte est exact,  
 on assure que la France sera en état  
 de faire face aux anglois quand il  
 plaira à ceux-ci de l'attaquer; & je  
 l'espere.

Le pauvre Albemarle observe tou-  
 tes

tes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux ; mais il n'ose plus se plaindre : en effet il est ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à agrandir sa maison. Je ne fais pas qui a conseillé au roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'escadre & autres officiers de mer. Il me semble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit : c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste , nous n'avons à craindre que les anglois.

Mais, mon cher monsieur, si vous avez enfin un marine, avez-vous aussi des matelots ? C'est là le point capital, & le plus difficile. Les fran-  
çois



gois n'aiment ni la mer ni le service  
des colonies, ce qui me fait trembler  
par avance ; & j'ose dire que jamais la  
France ne brillera comme puissance  
maritime. Mr. d'Argenson vient de  
faire casser la moitié des officiers du  
régiment de Guienne, qui n'ont pas  
voulu passer au Canada, ni s'aller  
faire manger, comme ils disent, par  
les sauvages : ce caractère d'esprit ne  
présage rien de bon. Je m'imagine  
donc que le point le plus essentiel est  
d'encourager le service de mer : mais  
cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il  
a dit publiquement : „ Mon succes-  
„ seur en fera tant qu'il détruira à la  
„ fin la marine françoise. ” J'espère  
que

que vous le ferez mentir. Du moins  
le roi est très-content , & la nation  
aime votre zèle. Louis XIV. n'a bril-  
lé que l'espace de quatre ans sur l'o-  
céan ; si vous y faites briller plus  
longtems Louis XV. vous ferez un  
*grand Apollon.*

Jesuis, &c.

**FIN DE CE VOLUME.**

L

R

A MA

P O

Depu

Chez G.

dan